

l'application immédiate des peines prononcées par les conseils de guerre. Mais il reconnaît lui-même qu'elles sont peu efficaces et que, d'autre part, les peines disciplinaires sont peu intimidantes, car c'est, au maximum, la cellule pendant deux mois, c'est-à-dire le frais et le *far niente*.

Remplacer la corde et le bâton, qui ont créé et maintenu dans nos bagnes jusqu'en 1880 une activité relative ; remplacer le fouet qui fait de la *penal servitude* l'instrument si admiré par M. Léveillé, n'est pas chose aisée (1886, p. 66 et 67). Je ne crains cependant pas de dire que quand il s'agit de gaillards tels que les hôtes présents et futurs de nos deux colonies pénitentiaires, cette question est essentielle, primordiale : elle est la clef de voûte de tout système et, sans elle, le plus ingénieusement construit s'écroulera. Voilà, à mon avis, la seule faiblesse de ces deux fortes études, qui auraient pu à cet égard puiser de précieux enseignements dans nos compagnies de discipline en Algérie et dans les Alpes au fort Baraux. Sans cette lacune, elles seraient magistrales.

A. RIVIÈRE.

L'ŒUVRE DE L'HOSPITALITÉ DE NUIT

*Discours prononcé à l'assemblée annuelle
du 12 août 1887.*

Mesdames et Messieurs,

Vous tous qui êtes entrés ici le cœur plein de pitié, les mains pleines de largesses, — soyez les bienvenus dans cette pauvre maison !

C'est la misère qui en est la maîtresse. La charité en est l'active ménagère ; — et, comme des petites gens qui attendent des personnages d'importance, toutes deux se sont mises à l'œuvre aujourd'hui pour vous faire, comme elles le peuvent, les honneurs de leur humble logis.

Si simple que soit leur accueil, nous ne sommes point accoutumés, quant à nous, à ces modestes magnificences ; et ce n'est pas à des hôtes tels que vous que s'ouvre, chaque jour, cette porte hospitalière. — Encore une fois, soyez les bienvenus !

Mais ce n'est pas seulement dans ces grands jours, et dans des assemblées comme celle-ci, que je voudrais vous voir réunis avec tous ceux qui m'écoutent.

Si touchantes que soient les paroles que vous venez d'entendre, si merveilleux que soient les efforts et les succès que notre digne président vous a fait connaître, ni lui ni moi ne pouvons en ce moment vous le dire.

Nous ne pouvons vous faire voir de vos yeux, vous faire toucher de vos mains, cette œuvre de miséricorde et de salut, s'accomplissant, se renouvelant ici chaque soir sans repos et

sans bruit, avec la régularité tranquille et silencieuse de la nuit qui revient à son heure, pour faire oublier aux hommes les soucis et les fatigues du jour.

C'est dans quelques heures, Messieurs, que je voudrais vous voir revenir à cette place, pour prendre cette sainte maison en flagrant délit de toutes ses misères et de tous ses bienfaits. C'est alors que l'œuvre généreuse dont on vient de vous parler vous apparaîtrait dans ses effrayantes réalités et, j'ose le dire, dans son audacieuse grandeur.

Écrivains, romanciers et poètes, spectateurs curieux des misères et des passions humaines, qui cherchez, dites-vous, des *documents* certains pour écrire leur histoire, c'est là que vous trouveriez un spectacle digne de votre talent, de votre esprit, et de votre cœur.

Philosophes souriants, politiques superbes qui, à travers tant de hasards et tant de désastres, nous promettez, depuis si longtemps, l'éternelle égalité de la richesse et l'éternel bonheur de l'humanité, — c'est là que vous trouveriez un sujet digne de vos méditations, le démenti de vos chimères et l'écueil de votre génie.

Lorsque va venir la nuit, vous verriez, au dehors, un fanal discret s'allumer en silence. Ce n'est, hélas! ni une planète ni une étoile..., une petite lueur seulement, qui perce à peine le brouillard et la neige, mais que cherchent de loin bien des regards désolés, vers laquelle bien des pieds meurtris s'acheminent.

La porte est ouverte à demi, et la maison attend ses hôtes. Ce n'est pas une hôtellerie cependant... ce n'est ni un hospice ni un asile; — c'est à peine un refuge, un gîte — où peuvent s'abriter pendant quelques heures les errants de ce monde qu'aucun toit ne connaît, pour lesquels aucun foyer n'a de place, que nul bras secourable ne soutient, que nul regard ami n'accompagne...

C'est une halte où ces voyageurs perdus peuvent s'asseoir et s'étendre en paix, avant de reprendre la route, la lutte, et la solitude du lendemain.

Un à un, s'évitant l'un l'autre, ils se dirigent sans bruit vers cette lumière qui les appelle.

Celui-ci est vêtu du bourgeron ou de la veste du travailleur. Sa sacoche, qui ne pèse guère, contient quelque restant de vivres

et quelques outils. C'est l'ouvrier insouciant, flâneur et blasé des grandes villes, qui court, de par le monde, les aventures de la jeunesse, du travail et du plaisir. Il a été pris au dépourvu par quelque grève, par une querelle d'atelier peut-être. Il a laissé son dernier sou dans une taverne du faubourg ou dans un bouge du boulevard; sa sagesse de vingt ans, au fond de quelque verre de cabaret ou de quelque amour de rencontre... Le pauvre garçon n'est pas mauvais, cependant, et avant de s'embaucher demain, il lui faut dormir cette nuit, sans avoir volé ni tué personne... Qu'il entre! et qu'avec le repos, une bonne pensée pénètre et relève ce jeune cœur.

Un autre semble, d'abord, un promeneur paisible attardé dans ces parages. Correct et banal, il ressemble à tout le monde; il a le vêtement de tout le monde; acheté sans doute dans une de ces halles à bon marché où les achète tout le monde. Il a un gant tout entier, un peu trop long, un peu trop large, qui se plisse avec ostentation sur une de ses mains engourdis par la bise. Si vous l'observez de plus près, son paletot trop bien fermé vous donnera quelque souci. Ne cherchez pas son linget!... mais regardez bien son visage. Sur son front inquiet, sur ses traits flétris, dans le sillon de ses joues livides, dans le fond de ses yeux rougis, vous verrez le passage de quelque effroyable détresse, l'empreinte de quelque vice, la trace peut-être de bien des larmes!...

C'est le fantôme famélique et décent de la misère bourgeoise... quelque vieux maître d'italien ou d'espagnol, ancien soldat d'une *indépendance* quelconque; triste épave qu'une révolution lointaine a jetée au milieu de nos révolutions, dont nous nous serions bien passés sans doute, mais qu'aujourd'hui nous n'avons plus le droit de repousser.

Plus près de nous, c'est un économiste méconnu, rêveur de trésors, dont tous les journaux tour à tour ont refusé les budgets en équilibre et la copie millionnaire; — un inventeur ruiné par ses brevets; — un comptable sans emploi; — un médecin sans malades; — un musicien vieilli « qui a chanté tout l'été » sans rien garder pour l'hiver, et dont personne ne veut plus entendre les chansons.

C'est un poète sans libraire, qui est allé vainement, pendant tout le jour, colporter à domicile les sonnets laudatifs de sa muse besoigneuse. Pauvre homme! qui avait un peu de talent peut-

être, et qui s'est cru du génie ! Un grain de vanité l'a grisé d'abord ; puis il a cherché ailleurs la distraction de sa misère... Il a plus soif que faim, aujourd'hui ; et de chute en chute, il a descendu en trébuchant toutes les pentes du Parnasse, jusqu'aux confins douteux où commencent les pays perdus de Bohême. Qu'il entre vite et qu'un rêve de plus mette un intervalle de quelques heures entre les souffrances d'aujourd'hui et le réveil de demain !

Jeunes et vieux, infirmes d'esprit et de corps, voyageurs sans abri, travailleurs sans pain, exilés sans patrie ; pauvres honteux, auxquels le souvenir et la fierté des jours heureux ont laissé la pudeur respectable de leur misère : qu'ils entrent dans ce lieu d'asile, tous les vaincus et tous les blessés de la vie ! Sur notre porte amie, ils ne liront pas le sinistre avertissement du poète : « *Laissez ici l'Espérance !...* » C'est l'Espérance qui les accueille, qui les anime et qui leur montre le chemin.

Leurs vêtements, leurs corps sont mouillés et souillés. On purifie leur corps et leurs vêtements. Pour eux, on renouvelle les rites classiques et sacrés de l'antique hospitalité. On lave leurs pieds gonflés et poudreux. Il n'y a là, sans doute, comme pour Ulysse, ni l'urne d'airain, ni la vieille nourrice de l'Odysée. Mais tous les mendians ne sont pas des rois ; et ceux-ci n'attendent ni Pénélope, ni Homère...

Les voilà tous, maintenant, dans la grande salle chauffée : les uns mornes et rêveurs ; les autres déjà dormant à demi, laissant tomber dans leurs mains leur tête pesante, tous silencieux et se regardant à peine... Le pauvre n'aime guère le pauvre... et chacun se défie de son voisinage.

D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? On ne le leur a pas demandé. A peine quelques papiers gras, sur lesquels on jette un coup d'œil indulgent, pour s'assurer qu'aucun malfaiteur notable ne s'est glissé parmi ces malheureux, et que la Charité ne fait aucun larcin trop dommageable à la Justice.

Puis le brave capitaine qui commande la triste chambrée, remet un livre au plus lettré de la troupe : un livre de belles histoires ou de longs voyages, que tous écoutent en silence. Ils voient passer devant leurs yeux les horizons lointains, la mer sans bornes, les pays éclatants du soleil, les aventures héroïques de Bougainville ou de Dupleix, les exploits des Duquesne ou des Courbet, le drapeau jadis victorieux de la France, planté

sur quelque terre inconnue. Quelques-uns retrouvent l'image de leurs campagnes d'hier ou de leurs batailles d'autrefois. Dans leur esprit engourdi par la souffrance, il se fait comme une éclaircie, une trouée soudaine de lumière. On dirait une brise pure et salubre qui vient du large, soulevant la buée de misère qui flotte lourdement au-dessus de cette cohue de calamités.

La lecture s'arrête. Alors c'est la courte harangue d'un des patrons de la maison ou d'un visiteur de passage ; quelques paroles cordiales de bienvenue et de bon espoir.

Ensuite, la prière..., la prière de l'Évangile ; la prière des grands et des petits, des heureux et des misérables ; la prière qui, à la même heure, d'un bout à l'autre du monde, unit les âmes chrétiennes dans la même pensée de fraternité, de résignation et de tendresse.

C'est ici qu'il faut venir, Messieurs, pour sentir le sens et le poids de ces mots que, nous autres, nous balbutions du bout des lèvres, d'un cœur distrait, en pensant quelquefois à tant d'autres choses. « *Notre père !* » disent ces pauvres abandonnés qui n'ont peut-être jamais connu de père ! « *Donnez-nous notre pain,* » disent ces pauvres affamés qui ne mangent pas tous les jours !

Ce soir du moins, demain encore, Dieu leur enverra le pain de la journée ; et par surcroît, dans cette salle où nous sommes, dans les lits bien clos qui vont tout à l'heure y reprendre leur place, il leur donnera, pour quelques heures, le repos, le sommeil et l'oubli.

Voilà l'œuvre tout entière, Messieurs ; n'y cherchez pas autre chose.

Si simple qu'elle soit, il a fallu bien du temps pour la trouver, il faut bien des efforts pour la faire vivre ; il faudra beaucoup de dévouement encore et bien du génie pour la développer et pour l'agrandir. Tant d'autres inventions de la charité lui disputent vos bienfaits !

Vous surtout, Mesdames, vous faites à cette pauvre maison une concurrence si admirable et si dangereuse !

Tout à l'heure, excusez-moi, je vous ai un peu oubliées. Je ne vous ai pas conviées à nous suivre dans ces salles où tant d'hommes, — et quels hommes ! — se trouvent chaque soir réunis ; dans ces dortoirs hasardeux où votre délicatesse et votre pudeur souffriraient trop, sans doute, des hardiesses de votre charité.

Mais ce qui se fait ici pour les malheureux, vous le faites ailleurs, et bien mieux encore, pour des pauvres femmes qui souffrent. Elles aussi, elles ont faim comme nos hôtes; comme eux, elles ont froid; comme eux, elles voient venir le soir avec terreur; car bien d'autres maux les menacent; bien d'autres tentations les environnent; et pour elles, la nuit a des dangers plus cruels encore que le vent, la neige... et la solitude.

C'est là que votre âme s'ouvre tout entière, c'est là que vos mains fraternelles cherchent, pour les panser, des plaies que seules vous pouvez toucher et des blessures que seules vous pouvez guérir.

Nous ne sommes pas jaloux de votre œuvre sainte. Nous comprenons ses privilèges et vos préférences. Mais si là, comme partout, vos cœurs restent fidèles à un seul amour, vos âmes sont assez grandes pour partager entre toutes les misères de ce monde leur inépuisable pitié.

Vous pouvez beaucoup pour nos pauvres gens, car vous êtes les bonnes conseillères des hommes; et presque tout ce qu'ils valent vient de vous... J'ai dit presque, pour ne pas choquer votre modestie.

Envoyez-nous vos fils. Si vous les devez faire braves et forts comme leurs pères, vous les devez faire tendres aussi et miséricordieux comme vous.

Il y a des enfants qui ont peur des pauvres et qui s'éloignent d'eux avec effroi.., délivrez-les de ces terreurs involontaires.

Ils ne connaissent la vie que par le bonheur, le monde que par vos sourires. Enseignez-leur la familiarité de la souffrance, la curiosité virile de la douleur. Qu'ils aiment tout ce qui souffre ! Ils ne seront des hommes qu'à ce prix. *Laissez venir à moi les petits enfants !* a dit le Maître. Que les enfants, à leur tour, laissent venir à eux les misérables. Qu'ils les regardent, qu'ils les écoutent, qu'ils leur parlent, qu'ils les touchent sans crainte de leurs petites mains.

Ne fût-ce qu'une fois, faites-les assister à l'assemblée de nos malheureux. C'est un spectacle qui les reposera des autres, et une féerie dont les machines de théâtre n'égalent pas toujours les fantastiques réalités.

Ils vous reviendront le cœur content, tout fiers de leur bravoure. Sur leur visage et dans leurs yeux, vous surprendrez peut être une expression que, vous-mêmes, vous ne connaissiez pas : l'éton-

nement attendri, l'éveil charmant d'une jeune âme qui s'ouvre pour la première fois à la pitié.

Et puis, — pardonnez-leur cet égoïsme innocent, — après ce voyage d'une heure au pays de misère, ils trouveront, au retour, la maison plus belle, leur lit meilleur, vos caresses plus tendres, et plus doux encore les soins maternels dont votre tendresse les environne.

Quant à nous, Messieurs, quelles que soient notre religion et notre patrie, apportons à cette œuvre d'universelle hospitalité tous les efforts qu'elle nous demande. Dans ce pays où les popularités durent peu, notre petite République devient chaque jour plus populaire. Des libéralités magnifiques augmentent chaque jour ses ressources... et ses besoins. D'illustres patronages la protègent. De glorieux soldats, des écrivains justement célèbres sont venus ici, tour à tour, solliciter en sa faveur votre zèle; et l'année dernière encore, un philosophe, un penseur éminent vous faisait entendre sa parole éloquente accoutumée à tous les succès. Ne cherchez pas qui vous parle aujourd'hui après eux... n'écoutez que vos cœurs !

Il ne s'agit ni d'une propagande d'église ni d'une entreprise de parti; et si le Christ, notre maître, en a été l'inspirateur souverain, — là comme ailleurs, il a dit : « Dans le royaume de mon père il y a plus d'une demeure... »

Lorsque, chaque soir, devant nos hôtes assemblés, on va commencer la prière, on les avertit bien haut que nul d'entre eux n'est obligé de prier avec nous. Mais au bout d'un instant, par une contagion touchante, du fond de ces âmes meurtries, s'élèvent les souvenirs oubliés de l'enfance; les saintes crédulités qu'en naissant toute créature humaine apporte avec elle, sur cette terre, comme l'image lointaine d'un autre monde et comme l'écho d'une autre vie. Alors, sur toutes ces lèvres qu'entr'ouvre un même instinct, on entend flotter, dans un murmure confus, la suite des paroles commencées et de la phrase suspendue.

C'est ainsi qu'à l'heure où je parle, dans cette assemblée brillante et généreuse qu'un tel rapprochement ne saurait froisser, nous ne demandons à personne d'attribuer à notre temps, à notre pays ou à notre foi le mérite d'une grande œuvre que, comme bien d'autres, les siècles passés ont connue et dont on trouverait, dans d'autres contrées, des imitations ou des exemples.

Mais tout à l'heure, lorsqu'au nom de la souffrance et de la

misère, on vous demandera votre aumône, toutes les âmes, tous les cœurs s'ouvriront ensemble ; toutes les mains se tendront à la fois, dans un élan commun de fraternelle pitié. Les uns donneront « pour l'amour du ciel » ; — les autres, comme Don Juan, « pour l'amour de l'humanité... ». Qu'importe ? donnez toujours et donnez tous. Dieu saura bien mettre où il le faut votre offrande, et toutes se retrouveront un jour à leur place dans l'impénétrable trésor où sont comptées, par une main invisible, les bonnes pensées et les bonnes actions de notre vie.

EDMOND ROUSSE.

Ancien Bâtonnier,

Membre de l'Académie française.

LATITUDE LAISSÉE AU JUGE

PAR LA LOI

POUR DÉTERMINER LA PEINE

Rapport présenté au Congrès de Rome.

Das Leitmotiv, das aus der endlosen
Melodie von der Negation des Rechts
uns rettet zur Klarheit und Einfachheit
— es ist der Zweckgedanke.

Von Listz.

I

La question concernant la tâche du juge dans la détermination de la peine est digne, sans doute, d'occuper une place d'honneur au programme du Congrès de Rome. Elle est immense et compliquée comme peu d'autres. Elle ne fait pas partie de la théorie de la peine ; elle l'embrasse tout entière. Puis elle nous place devant les grands principes qui régissent l'administration de la justice en général. Et, enfin, l'intérêt pratique de la question saute aux yeux.

Depuis le Congrès de Stockholm, elle a gagné en importance dans une mesure toute particulière. Le système des condamnations aux peines soit perpétuelles, soit indéterminées, pour les malfaiteurs d'habitude les plus dangereux fut défendu alors dans le rapport de l'illustre professeur M. de Wahlberg et dans les discussions par MM. le D^r Guillaume, le D^r Wines et d'autres orateurs distingués. Mais la conclusion qui, au nom de la troi-